



DU MÊME AUTEUR

*Le Chemin des Fermes*, Editions Cabédita, 2000 (épuisé)

*Les Années Megève*, Editions Cabédita, 2003

*Internet, comprendre et l'utiliser si l'on n'est pas né avec*, Editions Cabédita, 2012

ROMAIN DU MONT  
D'LA MOTTE

*Merci à Romain Chatellard  
qui m'a ouvert sa ferme, ses souvenirs et son cœur*

Je dédie ce livre aux habitants de ce village

Bernard JUST

# ROMAIN DU MONT D'LA MOTTE

Roman



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2013

Couverture : Romain Chatellard. Photo Bernard Just

© 2013. Editions Cabédita, CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet: [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-660-6

## 1900 – La Genèse

Ambroise retrouva Léontine à la foire de septembre, encore appelée foire de la Croix. Les deux jeunes gens s'étaient rencontrés à la fête de la Saint-Jean et se plaisaient, mais ni l'un ni l'autre n'avait encore osé se l'avouer. Ce jour-là, le jeune homme avait décidé de franchir le pas. Il faisait beau et la température était douce. C'était une belle journée d'automne comme il n'en existe que dans cette contrée des Alpes. Le pré de foire était très animé. La foire de la Croix était la plus importante de l'année, bien plus que celles de la Trinité, le dernier lundi de mai, ou de la Saint-Jean, le dernier dimanche de juin. On venait de loin pour y participer et pour l'occasion, on descendait des alpages quelques animaux qu'on désirait vendre. Cette année-là, le nombre de vaches était très élevé. Des centaines de bêtes se côtoyaient sur le pré devenu exigu pour la circonstance. On ne comptait que quelques juments, car la foire aux poulains s'était tenue une semaine plus tôt au même endroit. Hommes et bêtes se côtoyaient.



*La foire de la Croix au début du siècle (coll. de l'auteur).*

Nous étions le 6 septembre 1900. Ambroise avait fêté ses vingt ans en avril, Léontine avait un an de plus que lui.

Ce jour-là, Ambroise osa se déclarer. Il se trouva comblé quand Léontine lui avoua avoir elle aussi des sentiments pour lui.

A la fin de la journée, les tourtereaux circulaient en riant entre les bovins. Un œil observateur aurait pu constater qu'ils se promenaient désormais main dans la main. Léontine rayonnait de bonheur, Ambroise cachait sa joie. Ils se promirent de se revoir la semaine suivante.

A partir de ce jour, les jeunes gens ne se quittèrent plus. Léontine était jolie avec ses longues jambes et ses cheveux châains coiffés «à la gou-lue», c'était une femme frêle, menue et un peu timide, Ambroise ne pensait plus qu'à elle.

Parfois Ambroise montait chercher Léontine. Elle habitait seule avec ses parents dans une ferme située au fin fond d'un hameau formant un cul-de-sac. Ses frères et sœurs avaient déjà quitté le foyer familial, Léontine était la benjamine de la famille. Les deux jeunes gens montaient aussitôt se réfugier au pied d'une cascade, ils s'allongeaient dans l'herbe, leurs doigts s'entrelaçaient. Ils faisaient alors des projets de vie commune, le tumulte de la cascade les obligeait à se parler un peu fort à l'oreille, mais tout cela restait sous le sceau du secret.

Ils se fiancèrent au printemps suivant.

Ambroise était garde forestier. Il arpentait cols et sommets, surveillant les alpages, repérant ce qui semblait anormal pour le consigner ensuite dans son rapport. Parfois, au détour d'un sentier, il trouvait une bête crevée gisant sur le sol, assaillie d'une nuée de mouches bourdonnantes. Ce pouvait être le cadavre d'une vache ou d'un mouton à demi dévoré. L'état de putréfaction lui donnait une indication sur la date de la mort. Son rôle était alors d'informer l'alpagiste afin qu'il se rende sur place. C'était un métier qui lui plaisait mais qui lui permettait tout juste de gagner sa vie.

Une fois marié, le jeune couple s'installa dans le village. Léontine constata très vite que son mari passait plus de temps à l'extérieur qu'avec elle. Quelle que soit la température, Ambroise partait pour la journée. Ses pas pouvaient le conduire très loin, au sommet du Mont Joly ou de l'Aiguille Croche ou au Grand Croisse Baulet.

Léontine se mit à trouver le temps long, elle aurait préféré voir son homme travailler aux champs mais jamais trop loin d'elle. Elle réussit à le convaincre qu'il existait d'autres métiers moins rudes.

Ambroise l'entendit. Il acheta un métier à tisser qu'il apprit à utiliser.

Il installa un petit atelier à leur domicile et au bout de quelques semaines, il déclara son activité de tisserand. Il confectionnait des draps, des couvertures, toutes sortes de tissus qu'il revendait ensuite. Il exécutait parfois des travaux de commande.

Les jours succédaient aux jours ; levé dès l'aube, couché souvent après le soleil, ne s'arrêtant que pour les repas, la journée du tisserand était rythmée par le va-et-vient de la navette sur le métier.

Le dimanche était le seul jour non travaillé. Le matin était consacré au jardin qui apportait fruits et légumes. L'après-midi se passait à la petite taverne pour discuter avec les copains.

L'hiver, le métier était lucratif mais aux beaux jours, les commandes diminuaient fortement pour devenir presque inexistantes.

C'était vraiment un curieux métier ; le travail était si intense en hiver, que les journées n'étaient jamais assez longues pour l'achever. Les commandes de tissus affluaient, on voulait des couvertures de laine, des draps de coton, etc.

Dès que le printemps pointait son nez, on voulait des draps plus légers, des tissus pour les rideaux et puis plus rien.

Ambroise et Léontine en parlaient souvent. S'ils pouvaient avoir une autre activité, les revenus seraient plus réguliers. Mais quelle activité ? Ambroise et Léontine connaissaient bien le travail de la ferme, ils étaient tous les deux originaires du monde paysan.

En livrant une commande de draps, Ambroise repéra une ferme dont la situation lui plaisait. Elle était un peu éloignée du village, certes, mais si bien exposée. Située à 1310 mètres d'altitude, elle dominait toute la vallée. Le bon air serait profitable à la pauvre Léontine qui était de santé fragile. Il y aurait de la place pour toute la famille, d'autant que deux enfants étaient nés, Olga en 1910 et Henri en 1913.

La ferme était à louer, elle était située au Mont de la Mottaz. Quelques jours après, Ambroise était rentré la mine réjouie, il avait rencontré le propriétaire qui n'était autre que le patron de l'Hôtel Panorama situé au centre du village. Il acceptait de leur louer la ferme.

Ambroise et Léontine en discutèrent le soir au cours du repas. Leur vie allait changer. Ils pourraient avoir deux métiers selon la saison, tisserands l'hiver et fermiers le reste du temps. La ferme était vaste, il y avait des terres, le prix demandé était raisonnable, ils se mirent à rêver.

Ils aménagèrent en avril 1920. Les quelques meubles qu'ils possédaient, les ustensiles de cuisine ainsi que le métier à tisser, furent chargés sur un tombereau attelé à une jument, prêté par le frère de Léontine. Le couple ne possédant pas grand-chose, un seul voyage serait nécessaire. Le convoi se mit en route, Ambroise tenait les rênes, Léontine, assise à côté de lui, surveillait ses enfants du coin de l'œil. Comme ils étaient très connus, ils devaient saluer beaucoup de monde sur leur passage. D'un geste amical, d'une parole encourageante, chacun leur souhaitait bonne chance dans leur nouvelle vie. En empruntant la rue principale, ils constatèrent qu'il y avait de plus en plus de gens qu'ils ne connaissaient pas.

Quelques années auparavant, une certaine baronne Noémie était tombée amoureuse du village et de ses alentours. Depuis, il fallait bien l'admettre, de nombreux étrangers venaient passer un peu de temps dans cet endroit qui ne manquait pas de charme.

Pour se rendre à la ferme du Mont de la Mottaz, il n'y avait ni route ni chemin carrossable. A partir du lieu-dit En Allard, un sentier étroit, plus ou moins marqué par endroits, serpentait dans les pâtures. Le tombereau montait lentement, son contenu bringuebalait bruyamment, les enfants étaient secoués dans tous les sens et tout le monde riait de bon cœur.

Ils atteignirent leur nouvelle maison peu avant midi. La jument avait dû fournir un effort considérable. A cette époque, le Mont de la Mottaz était un petit hameau composé de quelques fermes. Léontine descendit du tombereau, s'étira de tous ses membres. Elle contempla sa nouvelle demeure, puis pivotant sur elle-même, plongea son regard sur le village en contrebas. La vue était magnifique; on distinguait les maisons du bourg, le calvaire, les massifs tout proches recouverts de forêts, le Mont Joux, la chaîne du Mont Joly et enfin le Mont Blanc majestueux, comme à portée de main. Cependant une pointe d'inquiétude perçait dans ses yeux. Plongeant à nouveau son regard sur le clocher, elle se dit que celui-ci était très loin, elle qui avait vécu longtemps au cœur du village, qui avait ses habitudes, ses amies, devrait désormais vivre autrement. Descendre faire ses courses devenait une expédition, il ne fallait pas s'apercevoir en remontant qu'on avait oublié la farine. Si au moins il y avait une route... Mais celle-ci n'était pas encore dans les projets de la commune.

# La baronne « Mimi »

Nous étions au milieu de la Grande Guerre. La baronne Noémie était fatiguée. Elle venait de vivre une longue période éreintante dans la gestion d'un hôpital militaire auxiliaire installé dans son hôtel de la rue de Monceau à Paris.

Son fidèle médecin lui conseilla les bienfaits de la montagne. L'air pur, la haute altitude, la pratique des sports d'hiver ne pouvaient être que bénéfiques pour la remettre sur pied.

La baronne accepta le conseil et choisit la Suisse comme destination. Avant de se décider à partir, elle fit contacter l'hôtel sélectionné pour son séjour afin d'obtenir la garantie qu'elle ne croiserait pas un seul Allemand dans l'établissement, ce qu'on lui assura.

A peine arrivée dans le hall du palace suisse, la baronne se fit accoster par un marchand de champagne réputé, un Allemand installé à Reims et qui s'était astucieusement inscrit comme originaire d'une ville française pour ne pas éveiller les soupçons.

Le sang de la baronne ne fit qu'un tour. Ayant l'impression d'avoir été manipulée par un hôtelier indélicat, elle ne voulut pas rester un instant de plus dans un lieu où séjournait l'ennemi. En bonne patriote, elle décida de quitter les lieux sur-le-champ.

Alors que le directeur de l'hôtel s'avancait pour saluer son arrivée, commençant à plier l'échine pour le traditionnel baisemain, il fut reçu comme il se doit par une femme meurtrie dans sa confiance.

Les garçons d'hôtel, qui étaient occupés à décharger les bagages de la baronne, reçurent l'ordre de les charger à nouveau dans le coffre de la limousine. Le retour sur la capitale française fut immédiat.

Une fois à Paris, la baronne songea à son pays, la France, s'étonnant de sa pauvreté dans le domaine des sports d'hiver.

Elle rêvait d'une station idéale, accessible, enneigée et ensoleillée, située sur le territoire français à une altitude agréable, un havre de paix où tout serait à construire. Elle confia la recherche à son moniteur de ski. Et voilà qu'en pleine guerre mondiale un homme d'origine norvégienne se mit à parcourir les Alpes françaises dans leurs moindres recoins à la recherche d'un site idéal. Il observait chaque point un peu élevé, s'arrêtait dans les villages, les hameaux, interrogeait les habitants, dressait des relevés topographiques, annotait des cartes militaires.

Sur la route qui va d'Albertville à Cluses, il découvrit une ravissante vallée formant un col, entourée de pâturages et de quelques massifs

recouverts d'alpages et de forêts de sapins. Au centre de cette vallée, se dressait un village, ou plutôt un bourg agricole. Il s'y arrêta, car l'endroit constitué de chalets et de fermes construits autour d'une église semblait paisible et bénéficier d'un ensoleillement tout particulier. Il était entouré de hameaux, d'oratoires, de croix et de chapelles.

Se rendant sur un plateau situé à mi-pente au-dessus d'un calvaire, il fut fasciné par le panorama qui permettait d'embrasser non seulement le village, mais aussi un espace allant du haut val d'Arly à la vallée de l'Arve.

De retour à Paris, il en informa la baronne qui se rendit sur place et tomba sous le charme du lieu. Avec conviction, elle pensa que ce site merveilleux était digne de rivaliser avec les stations des Alpes suisses qu'elle avait l'habitude de fréquenter.

La Grande Guerre terminée, sous l'impulsion de la baronne « Mimi », la Société française des Hôtels de Montagne fut créée. Celle-ci acquit les terrains sur les pentes du plateau d'Arbois à 1300 mètres d'altitude. Un architecte fut missionné pour construire un hôtel de luxe. Il choisit pour cela un vaste alpage situé en plein cœur du plateau.

Les travaux ne furent pas simples, il fallut monter les matériaux avec des chevaux, en utilisant le petit chemin qui serpentait depuis le village en passant par le calvaire ; il fallut aussi percer une route et faire venir l'électricité depuis la vallée. En 1921, la construction fut achevée. C'était le début d'une grande épopée.

Le palace devint célèbre tout comme le plateau et le village qui devint rapidement le rendez-vous privilégié de l'aristocratie, du monde des arts, des finances et des affaires.

Energique, certes, la baronne l'avait été. Sans elle, la destinée du village n'aurait certainement pas été la même.

# La route du Mont de la Mottaz

Le pays tout entier entrait dans l'été. Avec la chaleur, les torrents devenaient moins fougueux et l'eau, de plus en plus transparente, laissait parfois entrevoir quelques alevins de truites à la course rapide.

Les marmottes étaient sorties depuis deux bons mois de leur léthargie hivernale. Elles profitaient d'une vie libre et vagabonde sur le replat du Leutelet et redoutaient l'arrivée massive des randonneurs et de leurs marmots mais surtout de leurs chiens. Sur les flancs du Mont Joly, un névé en forme de canard subsistait. On lui prêtait des vertus météorologiques stratégiques : si au 15 août le cou du canard était coupé, la moisson mûrissait, dans le cas contraire, la moisson ne mûrissait pas.

Les touristes commençaient à affluer, les terrasses des cafés s'ornaient de parasols chatoyants, les jardinières laissaient exploser des flots de géraniums rouge vif, la routine d'un début d'été en Haute-Savoie.



*La ferme et la route du Mont de la Mottaz en 1950 (coll. de l'auteur).*

Pour se rendre au Mont de la Mottaz, il y avait trois possibilités : emprunter le chemin de l'Auguille qui, partant du Coin, menait au sommet par un raidillon traversant les pâtures ; se rendre au Villaret et prendre le chemin qui conduisait au Mont Platard puis au Mont de la Mottaz ; ou encore emprunter la route qui partait de la gare inférieure de la télécabine du Jaillet, passait En Allard et continuait par une boucle vers la gauche, passant devant une ferme rénovée dont l'entrée était gardée par deux géants de bois ayant autrefois orné l'entrée d'une célèbre boîte de nuit du village. Après deux autres épingles à cheveux et une longue ligne droite passant devant la luge d'été, la route devenait plus étroite. A tel point que parfois, deux voitures ne pouvaient se croiser, il fallait alors emprunter les bas-côtés instables ou reculer pour trouver un refuge de fortune.

La route n'était pas très ancienne, elle fut tracée en 1937, prolongée en 1950 et enfin goudronnée en 1960. Avant c'était un sentier.

Dans les années soixante, un petit chalet buvette faisait la renommée de l'endroit. Il figurait sur de nombreuses cartes postales avec ses parasols et ses chaises longues multicolores. A l'arrière, on avait installé une petite piscine rectangulaire. Face au Mont Blanc, c'était un havre de paix apprécié des vacanciers peu nombreux à l'époque.

La route était peu fréquentée, puisqu'elle ne menait nulle part. Quelques périodes dans l'année voyaient son activité reprendre de l'intensité. C'était dû au ball-trap, un exercice d'entraînement à la chasse pratiqué comme une activité sportive, consistant à abattre au fusil de chasse non pas des animaux mais des plateaux de terre cuite appelés aussi « pigeons d'argile » projetés en l'air depuis une fosse.

Le stand, installé à quelques kilomètres de là, attirait bon nombre d'amateurs de ce sport d'adresse. Outre l'excellent exercice visuel que sa pratique exigeait, il demandait beaucoup de concentration ainsi qu'une grande maîtrise de soi. Pendant ces périodes, de gros véhicules tout terrain montaient à vive allure jusqu'au parking prévu à cet effet. Leurs occupants vidaient quelques chargeurs et redescendaient par le même chemin.

Les riverains des sites de ball-trap se plaignaient souvent du bruit mais aussi des débris des plateaux et des plombs de chasse laissés au sol et susceptibles d'être ingérés par des vaches ou des moutons lorsqu'il s'agit de prés. Mais ici, le site retenu était une zone à l'écart de tout alpage, ce qui en soi était plutôt une bonne idée. Loin du village, loin des chemins de randonnées, loin des animaux domestiques, seuls les pam ! pam ! assourdissants faisaient de l'endroit un lieu réservé aux initiés.

# La ferme du Mont de la Mottaz

Une ferme ancienne telle qu'on pouvait en rencontrer dans cette région du haut val d'Arly, face à un panorama à couper le souffle, les sommets enneigés de la chaîne du Mont Blanc, n'était-ce pas un merveilleux tableau ?

Nous étions à la Saint-Jean d'été, la fête de Jean-le-Baptiste, dans l'allégresse de la fête du solstice. Tout le pays semblait revivre sous les bons coups de chaleur. Quelques semaines auparavant, la neige était encore tombée sur les pentes du Mont Joly, jetant le spleen sur les habitants avides de douceur et de journées plus longues.

La ferme se trouvait au sommet du Mont de la Mottaz (la Motte en français), à 1310 mètres d'altitude. Bien que la route se prolongeât jusqu'au parking des *Frasses*\* situé à quelques kilomètres de là, la ferme constituait l'une des dernières habitations du lieu et son bassin, délivrant une eau pure et fraîche, le dernier point d'eau pour les randonneurs.

De l'extérieur, c'était une ferme imposante. Construite à même la pente, elle dominait de toute sa hauteur le visiteur qui arrivait par le chemin de terre. Même si le bois dominait, le bas de la ferme était maçonné. Contrairement aux idées reçues, c'était chose courante dans la région que les fermes anciennes soient élevées sur une partie en pierres. Ces pierres étaient très rarement laissées à l'état brut. Elles étaient liées entre elles par une sorte de ciment gris de fabrication artisanale. Pour se protéger du vent, la bâtisse était adossée à la pente. Elle faisait corps avec la montagne. De ce fait, quand on contournait la ferme, on pouvait accéder directement à la grange dont l'entrée était au même niveau que le sol. En période de moisson, on pouvait ainsi faire entrer les chariots lourdement chargés de foin pour les vider de leur contenu.

La situation de la ferme était idéale, elle respectait les règles érigées par les anciens : se protéger des risques naturels comme les avalanches, se protéger de la pluie et de la neige, s'isoler du froid et aller à la recherche de l'ensoleillement. C'était une ferme de montagne, sur le modèle de celles qu'on nous enseignait à l'école, elle abritait sous le même toit les hommes, les bêtes, les moissons et le fourrage. Cela avait plusieurs avantages, pendant l'hiver tout le monde se serrait les coudes et se tenait chaud ; quand les beaux jours arrivaient, la maison devenait une petite entreprise, on avait tout sous la main.

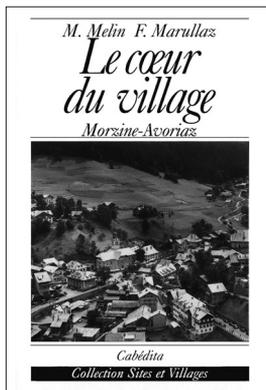
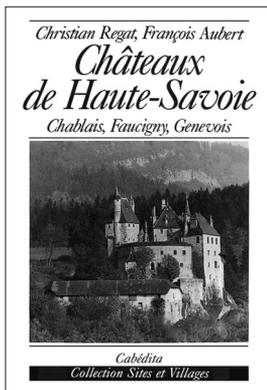
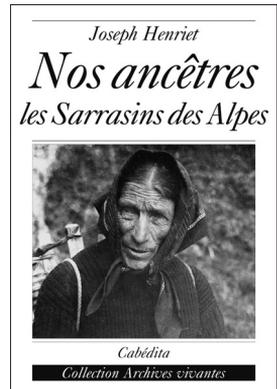
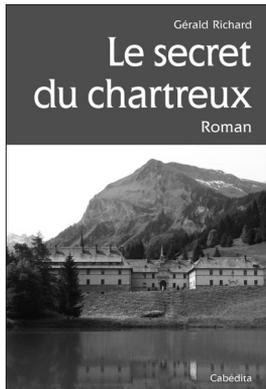
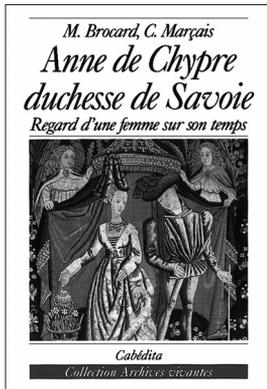
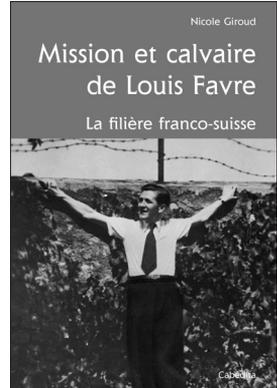
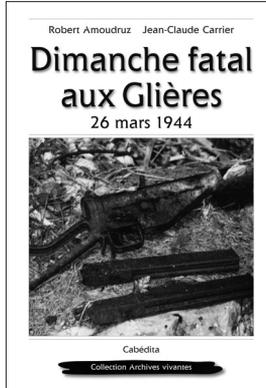
\* Les mots en italiques trouvent leur signification dans le lexique en fin d'ouvrage.

# Table des matières

1900 – LA GENÈSE .....	7
LA BARONNE « MIMI » .....	11
LA ROUTE DU MONT DE LA MOTTAZ .....	13
LA FERME DU MONT DE LA MOTTAZ .....	15
L'HOMME .....	19
LE BOBSLEIGH .....	24
LÉONTINE .....	26
LES PIGEONS .....	28
L'ÉCOLE COMMUNALE .....	31
LA TEMPÊTE DE NEIGE .....	33
L'ÉLECTRICITÉ .....	36
LE MATCH DE HOCKEY .....	38
LA COMMUNALE .....	40
LA FONDATION .....	43
GÉNÉALOGIE .....	48
LA SAIGNÉE .....	50
UN VILLAGE PEU ORDINAIRE .....	53
LES CHANTIERS DE JEUNESSE .....	56
L'APPEL POUR LES CHANTIERS DE JEUNESSE .....	59
L'ACTIVITÉ AUX CHANTIERS DE JEUNESSE .....	64
LA GARDE AU REFUGE .....	69
LA MILICE .....	71
RETOUR AU CAMP .....	73
LE STO .....	75
RÉFRACTAIRE AU STO .....	77
LE DÉSERTEUR .....	80
LA RÉSISTANCE .....	82
L'ENFANT DU « STÏEU » .....	85
LES VACHES DANS LA TOURMENTE .....	88
LE VEAU DE LA GUERRE .....	91
LA PLANQUE .....	93

« FADETTTE LA RÉSISTANTE » .....	96
L'ENFER AU PARADIS .....	98
UN MULET OMBRAGEUX .....	101
LA VIPÈRE .....	104
LE BÛCHERON .....	110
LA GÉNISSE MALADE .....	116
L'AFFAIRE DES BICYCLETTES .....	118
LA REVANCHE .....	120
LA MOTOCYCLETTE .....	123
LE PRÊCHE DU CURÉ .....	126
LES ANNÉES 1960 .....	130
L'ENGRENAGE .....	133
LA DÉSINTOXICATION .....	137
LA RÉSURRECTION .....	140
LE COUP DU LAPIN .....	142
LA FOIRE AUX POULAINS .....	146
L'HIBERNATION .....	150
LES CHIENS AUX TROUSSES .....	152
L'INFARCTUS .....	155
L'HÔPITAL .....	157
APRÈS L'INFARCTUS .....	159
LE PHOTOGRAPHE .....	162
LA VACHE SKIEUSE .....	165
LE VEAU INSOMNIAQUE .....	169
LES FEMMES .....	172
LE CÉLIBAT .....	176
CHANGEMENT DE SIÈCLE, CHANGEMENT DE VIE .....	178
UN HOMME HEUREUX .....	182
LA CROISIÈRE .....	188
QUATRE FOIS VINGT ANS... PLUS DIX .....	191
LA MORT, ÇA SE PRÉPARE .....	195
2022 – ÉPILOGUE .....	199
CONCLUSION .....	207
LEXIQUE .....	209
TABLE DES MATIÈRES .....	213

Même éditeur



*Achevé d'imprimer  
le quinze mars deux mille treize  
pour le compte des Editions Cabédita à Bière  
qui, soucieuses de valoriser l'emploi,  
réalisent tous leurs ouvrages en région lémanique.*

*Mise en pages: Nadine Casentieri, Genève*

*Correctrices: Valérie Caboussat, Eliane Duriaux*

Si ce livre vous a plu, si cette collection vous intéresse, demandez  
notre catalogue à votre libraire ou les autres titres édités par nos soins.  
A défaut, adressez-vous directement à:

SUISSE  
Editions Cabédita  
Route des Montagnes 13  
CH-1145 Bière

INTERNET  
[www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

FRANCE  
Editions Cabédita  
BP 9  
F-01220 Divonne-les-Bains

Imprimé en Suisse